

Pierre Bourdieu

et A. Accardo, G. Balazs, S. Beaud, F. Bonvin,
E. Bourdieu, P. Bourgois, S. Broccolichi,
P. Champagne, R. Christin, J.-P. Faguer, S. Garcia,
R. Lenoir, F. Matonti, F. Muel-Dreyfus, F. Œuvrard,
M. Pialoux, I. Pinto, A. Sayad, C. Soulié,
B. Urlacher, I. Wacquant, A.-M. Waser.

LA MISÈRE
DU MONDE

Éditions du Seuil

TEXTE INTÉGRAL
ISBN 2-02-033416-X
(ISBN 2-02-019674-3, 1^{re} édition brochée)

© Éditions du Seuil, février 1993

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Homeless in El Barrio

J'ai enregistré cette interview de Ramon une nuit à la fin d'août 89. Nous nous trouvions dans la rue – en face de la *botanica*¹ où l'on se procure du crack – où depuis plusieurs années je passais la plupart de mes nuits. Cet endroit est à deux pas de l'immeuble délabré, royaume des rats, où je louais un appartement avec ma femme et mon fils dans le quartier essentiellement portoricain du Harlem hispanique connu sous le nom d'El Barrio. C'était l'époque où l'épidémie du crack battait son plein aux USA, entre 1985 et 1991. Nous étions ce soir-là perchés sur des bancs publics en piteux état, et tout couverts de graffiti, à l'entrée du bureau administratif des tours de logements sociaux de la cité Roosevelt et nous fêtions le 25^e anniversaire de Julio, le gérant de nuit de la fameuse *botanica*.

Afin de ne pas attirer l'attention de la police, nous avons emballé dans du papier kraft les canettes géantes de bière de St Ides que nous partagions. Ce qui n'empêchait d'ailleurs pas Julio, ni Willie, son videur de la *crack house*, de fracasser les bouteilles vides sur les escaliers conduisant aux logements Roosevelt.

1. Une *botanica* est une pharmacie herboriste qui vend des objets religieux utilisés par les Afro-Caribéens pour leurs pratiques de *Santeria*.

Allègrement, mes amis plongeaient aussi de temps à autre une clé d'appartement ou un ongle violacé, trop long, dans un petit tas de cocaïne enveloppé dans un billet de un dollar que Julio gardait précieusement avec lui. Puis ils portaient la poudre fine à une narine, penchaient légèrement la tête, pinçaient l'autre narine, un rictus aux lèvres et aspiraient brusquement d'un mouvement précis et délicat, sans en gaspiller.

Cette année-là, la cité Roosevelt, l'un des ensembles de logements (tous propriété de la ville) parmi la douzaine que compte le Harlem hispanique, était arrivée en seconde position parmi tous les HLM de Manhattan pour son taux record de meurtres. Dans ce coin les rangées de bâtiments, comme tous ceux d'El Barrio, respirent la misère : immeubles abandonnés, locaux vides, trottoirs jonchés de détritrus. Enfants comme adultes envahissent les rues pendant la journée et la plus grande partie de la nuit durant la canicule des mois d'été.

Ce « bloc » où j'habitais ne faisait pas exception à la règle et je pouvais me fournir en héroïne, crack, poudre de cocaïne, PCP et mescaline dans un périmètre de moins de 200 m². Bien sûr, c'était le crack qui était la drogue de prédilection, car c'était la moins chère et la plus facile à trouver. Il y avait par exemple trois points de vente aux prix les plus compétitifs à moins de 30 mètres de mon immeuble.

Les bancs sur lesquels nous étions entassés cette nuit-là se trouvaient en fait juste à côté de l'un des points de vente de crack récemment installé, c'est-à-

2. *Pitcher* est un terme de base-ball utilisé ici pour désigner la personne qui présente la drogue au client.

dire le porche de l'entrée principale de la cité Roosevelt. Le point de vente appartenait à une bande plutôt inorganisée de revendeurs « ado » et faisait beaucoup de tort à la *botanica* où Julio et Willie travaillaient, juste en face, de l'autre côté de la rue : « l'entreprise » de ces adolescents ambitieux avait cassé le prix de vente de la fiole de crack qui était passée de cinq à deux dollars ; aussi Willie prenait-il un plaisir évident à joncher la cage d'escalier où ils « exerçaient », de tessons de bouteilles de bière. Tout en sachant très bien que la bande rivale sniffait de la came, Willie pouvait se permettre ces libertés sans risque, car son jeune frère de 13 ans était *pitcher*² dans leur organisation et il inspirait suffisamment confiance pour qu'on l'ait chargé, lui et quelques autres, de planquer, chacun à tour de rôle par sécurité, la drogue chez eux quelques jours par mois.

Normalement nous aurions dû nous trouver sur le trottoir d'en face, devant la *botanica*, mais son propriétaire avait renvoyé Julio et Willie qui arrivaient trop souvent en retard à leur travail et se montraient des employés peu faciles. Cela déprimait Julio car il n'avait pas un sou de côté. Il avait tout dépensé, jusqu'au moindre *cent* au cours de ces cinq années où il avait bénéficié d'un travail stable en tant que responsable des ventes de cocaïne et d'alcool. Sa petite amie âgée de 18 ans et la sœur aînée de celle-ci, maîtresse de Willie, écoutaient, compatissantes. Quelques heures s'écoulèrent encore sans qu'il se passât rien, chacun étant occupé à aspirer de la coke et à s'imbiber d'alcool. Ramon, qui invitait, interrompit les jérémiades de Julio. Il en avait marre de l'entendre se lamenter sur son propre sort, marre de toute la compas-

sion qu'il suscitait autour de lui – y compris du sérieux avec lequel j'enregistrais ses plaintes, mon mini magnétophone haute précision suspendu à ses lèvres comme si j'essayais désespérément de saisir chacun de ses mots par-delà le vacarme de la rue de cette nuit d'été.

On aurait dit qu'une vie entière de frustration contenue avait fait fermenter l'histoire de Ramon qui la laissa pour ainsi dire exploser. Le désir soudain d'exprimer clairement tout ce qu'il gardait sur le cœur, me surprit. D'ordinaire il était timide et parlait peu, il restait généralement en retrait et vérifiait silencieusement si mon magnétophone tournait. J'avais donc estimé jusque-là – à tort – qu'il faisait partie de ces gens de la rue qui ne voulaient pas s'impliquer directement avec un Blanc. Cependant l'apartheid urbain des USA n'était pas le souci majeur de Ramon lors de son interview. Ce ne fut que lorsque je transcrivis ces pages quelques semaines plus tard que je compris que Ramon n'avait pas interrompu Julio par simple jalousie – parce que Julio monopolisait l'attention – mais plutôt parce qu'il voulait donner un contre-exemple à la version de Julio sur le trafic de drogue. Ramon savait aussi à quel point j'étais proche de Julio et quel rôle essentiel celui-ci allait jouer dans ma recherche. En fait Ramon avait peur que mon étude ne soit peuplée que de gens paresseux et insouciants, incapables de travailler honnêtement – il répétera plusieurs fois, par exemple, qu'à l'inverse de Julio il vend du crack par nécessité, pour nourrir sa famille : « juste pour payer c'que ma mère m'a laissé ».

Une autre raison de cette violence verbale, inhabituelle chez Ramon, réside dans une consommation

d'alcool et de cocaïne inhabituelle, destinée à fêter ce qu'il pensait être sa liberté retrouvée. En effet plus tôt dans la journée, Ramon avait été reconnu coupable de la vente de cinq fioles de crack à un policier « appât ». A sa surprise, le juge l'avait cependant autorisé à sortir librement du tribunal. Ramon pensait avoir bénéficié d'une condamnation avec sursis. Il était content aussi parce que son employeur légal lui avait accordé un congé sans solde le temps qu'a duré son procès lors de son arrestation pour trafic de crack.

Il se montrait aussi particulièrement excité et optimiste car sa femme avait pu verser un acompte sur la location d'un appartement subventionné par la ville³; si tout allait bien, elle pourrait quitter le foyer d'accueil du centre ville où elle vivait à présent avec leur fils, depuis leur expulsion, une année auparavant, de l'appartement de la mère de Ramon; il espérait pouvoir reconstituer la cellule familiale (« Maintenant que ma femme a un appart, ça veut dire qu'on sera plus à la rue. On a besoin de rien d'autre que d'avoir y rester et d'aller bosser. Rentrer à la maison et faire des gosses »).

Mais en même temps Ramon était inquiet. Il craignait que l'appartement ne retombe aux mains de l'administration de l'aide sociale; de plus il n'était pas certain de l'amour de sa femme, et il n'arrivait pas à

3. Le temps pour obtenir un appartement subventionné à New York est estimé à 17 ou 18 ans. A l'époque de cet entretien, il y avait plus de 88 000 familles sur les listes d'attente. Le nombre total d'appartements subventionnés par la municipalité dans toute la ville de New York s'élève seulement à 175 000 et le taux officiel de logements inoccupés est de 0,1 %. Iris a pu se débrouiller pour avoir un appartement, bien que la liste d'attente compte dans les 80 000 familles, parce qu'elle venait avec son enfant d'un foyer d'accueil où elle avait vécu pendant plus de dix mois.

décider s'il n'allait pas se remettre au trafic de drogue. Un de ses rivaux avait pourtant menacé de le descendre s'il osait retourner à son ancien point de vente dans le Bronx sud. Cet ennemi lui avait déjà tiré dessus dans le passé. Ramon prenait cette menace suffisamment au sérieux pour porter un revolver sur lui – caché dans un sac de gym crasseux, en toile –, qu'il avait négligemment déposé sous notre banc afin de ne pas attirer l'attention de la police. Bref Ramon sachant que son salaire officiel de coursier ne lui suffisait pas à entretenir sa famille, ne trouvait aucune autre source de revenus en dehors du trafic de drogue (« j'veux plus survivre, j'veux vivre... j'sais pas, mais y faudrait peut-être que j'recommence à vendre de la drogue. Peut-être que je pourrai dégoter un autre endroit plus sûr. J'en sais rien »). Ses contraintes financières étaient écrasantes et l'assistance de l'État d'aucun effet. Bien au contraire suivant une logique inattendue, l'assistante sociale avait réduit les aides qu'elle versait à la famille de Ramon quand ils se retrouvèrent sans abri, sous prétexte qu'ils n'avaient plus de loyer à payer et qu'ils étaient nourris à la soupe populaire.

Plus subtilement, au plus profond de lui-même, Ramon en voulait à Julio de ne pas comprendre la profondeur de l'amour qui l'attachait à sa femme Iris. Malgré ses dires (« je ressens plus rien, la vie m'en a tellement fait baver que j'en ai plus rien à foutre ») la vie de Ramon comportait toujours une dimension fondamentalement sentimentale : il aimait sa femme, s'occupait avec amour de son fils. Selon la culture de la rue, l'amour inconditionnel qu'exprimera Ramon à plusieurs reprises au cours de l'interview ne correspond pas au comportement qu'on attend d'un homme.

Plus grave, on savait qu'Iris, la femme de Ramon, avait des rapports avec d'autres femmes au foyer d'accueil.

Ramon ne fera qu'une allusion indirecte, dissimulée sous un langage impersonnel, au choc qu'il subit, quand sa femme fut surprise avec une autre femme dans les douches du foyer (« Y a des tas de gouines là-bas. Des tas de putes. Des fois j'en ai pris en train de baiser dans la salle de bains »). Cependant il aime tellement sa femme qu'il tend à expliquer son comportement sexuel par les conditions de vie objectives des sans-abri de New York. Jamais il ne cherchera à minimiser sa propre responsabilité ou sa faute; en fait les seules infidélités sexuelles dont il parle ouvertement sont les siennes.

A l'inverse, Julio ne peut tolérer aucune entorse à l'ordre patriarcal traditionnel. Il prétend qu'Iris « taillait des pipes sur le pouce pour quelques dollars » depuis qu'elle était devenue une « droguée au crack qui se planque et qui sniffe aussi de la manteca⁴ ». Depuis plusieurs mois Julio avait poussé Ramon à cesser de se laisser ridiculiser, à flanquer une correction à sa femme et à la quitter. Julio devint encore plus hostile à Iris quand, quelques semaines après cette interview, Ramon fut mis en prison pour purger une peine de un ou deux ans. Le juge ne lui avait, en fait, pas accordé de sursis; il avait seulement relâché Ramon avant d'avoir rendu son verdict, parce que les prisons de la municipalité de New York étaient toutes surpeuplées. L'emprisonnement de Ramon nous laissa tous interdits, mais c'est Ramon qui fut le plus traumatisé ainsi qu'Iris et leur petit garçon de deux ans et demi.

4. *Manteca* est un mot d'argot portoricain pour héroïne.

Quand, contre toute attente, Ramon fut libéré quatre mois plus tard, une fois de plus pour des raisons de surpeuplement des prisons, il s'installa dans le nouvel appartement subventionné où sa femme et son fils habitaient maintenant. Il retrouva tout de suite un travail officiel à plein temps – tout du moins un travail apparemment légal – dans une entreprise de démolition contrôlée par un syndicat, et bien payé, selon les critères de la rue, c'est-à-dire dix dollars de l'heure. Ramon commençait à réaliser son rêve, évoqué un an plus tôt dans l'interview : « Moi, j'aime faire du fric, rentrer chez moi, me relaxer et rester à la maison avec ma famille. » En privé, cependant, Julio essaya de me convaincre que la foi de Ramon dans la cellule familiale n'était que la preuve de ses tendances à l'irrationnel et de son tempérament efféminé : « Ramon est d'ce genre de négro, c'est un cœur d'artichaut, il tombe amoureux, c'est une proie facile. J'sais pas c'qui va pas chez lui. »

Malheureusement le travail apparemment légal de Ramon ne dura que six mois avant que la récession de 91 ne balayât le marché de la construction de la ville de New York. Ce ne fut que lors de son licenciement qu'il découvrit qu'il avait été employé au « noir ». Le syndicat n'avait pas enregistré son contrat de travail et lui annonça qu'il ne pouvait pas prétendre à des indemnités de licenciement. Son patron était en fait un sous-traitant qui travaillait, dans des opérations d'intimidation, avec les syndicats du bâtiment contrôlés par la Mafia. Il opérait en recrutant des anciens repris de justice noirs ou d'origine hispanique pour simuler de violentes manifestations devant des HLM qui faisaient l'objet de travaux de rénovation employant des tra-

vailleurs blancs munis de contrats légaux. Ce qui avait pour effet d'intimider et d'embarrasser les constructeurs, qui lui fournissaient alors d'avantageux contrats de sous-traitance pour la démolition d'immeubles, aux taux syndicaux. Il payait alors ses ouvriers en argent liquide à un taux légèrement supérieur à la moitié du taux officiel de 18 dollars l'heure pratiqué à New York et présentait des documents bidon, pour justifier la dépense. Cela lui permettait d'empocher huit dollars par heure d'ouvrier pendant toute la durée des travaux de démolition. Ramon ni aucun d'entre nous à la *crack house* ne nous étions doutés un instant que le salaire syndical officiel dans la démolition pût être aussi élevé.

Bien sûr, Ramon ne savait rien de ce qui allait lui tomber dessus, lorsque, au cours de la nuit de l'interview, il invitait triomphalement Julio et l'équipe de fidèles de la *crack house* à fêter un anniversaire à la bière et à la cocaïne.

avec un dealer portoricain de Harlem

— *entretien de Philippe Bourgois*

« J'veux pas survivre, j'veux vivre »

Ramon — Tu n'a jamais vécu c'que j'ai vécu. Tu t'es jamais retrouvé à la rue, tu sais pas c'que c'est de pas avoir un chez-soi. Tu dis toujours que t'as fait des sacrifices. Mais tu t'es pas sacrifié. Moi oui ! Je suis resté comme ça sans toit pendant neuf mois, de neuf à dix mois en tout. [*Puis se tournant vers moi et jetant un coup d'œil discret à mon magnétophone.*] Oui je me suis sacrifié parce que je travaillais comme coursier à Wall Street pour 145 dollars par semaine – ce qu'était pas assez. Ça me permettait juste de nourrir ma famille et d'acheter une paire de baskets à mon fils, mais pour moi rien, rien pour moi et pour ma femme. C'est pour ça que j'ai aussi voulu vendre de la drogue parce que j'voulais aussi pouvoir payer des trucs à mon fils. Il a que deux ans. Il aime s'amuser avec des jouets mais il en a pas parce qu'il habite dans un foyer d'accueil avec ma femme. Alors tu comprends, je voulais faire du fric, m'acheter une bagnole neuve – j'en ai besoin – m'acheter un petit bijou de temps à autre. Et c'est ça que j'veux, tout ce que je voulais. J'veux pas survivre ; j'veux vivre. J'veux gagner ma vie. mais ça... [*il balaye du bras les immeubles de la cité HLM et montre le verre brisé éparpillé partout autour de nous, puis plonge l'ongle de son petit doigt dans le petit tas de cocaïne enfermée dans un billet de un dollar sur les genoux de Julio et aspire doucement avant de prendre une lampée de la grande bouteille de bière que nous partageons.*] Ça, c'est juste survivre – joindre les deux bouts [*il siffle à nouveau rapidement de la bière puis me passe la bouteille*]. J'veux pas de ça. Je... j'veux faire assez de fric, me détendre et pouvoir aller acheter sans hésiter... tu comprends ? — et... être content de savoir que j'peux faire des trucs avec mon pognon. J'veux tirer plus de la vie. J'veux plus me contenter de c'que j'ai. Ça me fait perdre confiance. C'est pour ça que j'ai pensé à la drogue, pour en vendre, tu sais.

[...]

[*Il vient se coller à moi pour me parler doucement mais nettement dans le micro du magnétophone que moi, debout également, je tiens juste à la hauteur de la bouche, pour bien recueillir ses pro-*

pos.] On logeait chez ma mère avec mes frères et sœurs, mais eux, c'est des fêlés aux crack, y veulent rien faire pour s'en sortir. Et puis ma mère s'est tirée tout d'un coup. Fallait qu'elle parte pour vivre sa vie, comme j'ai dû foutre le camp moi aussi, comme mes frères et sœurs. Ma mère m'a laissé l'appart, mais ça tombait juste que j'avais pas assez d'argent à l'époque (...) et ça faisait beaucoup de loyer qui restait à payer, tu vois c'que j'veux dire. Alors c'est comme ça que j'ai commencé à vendre du crack et de la came dans la gare. Juste pour arriver à payer le loyer de l'appart que ma mère m'avait laissé. (...) Tu vois, mec, arriver à gagner ma vie, vivre mieux... tu piges ?

Ta vie est minable là-bas au centre d'accueil

J'vendais du crack tout seul, mais c'était trop dur. Ça marchait pas. Alors j'ai décidé de travailler pour quelqu'un. Mais ça a foiré parce que le jour même où j'commençais à travailler pour ce nouveau type, on m'a coincé pour la première fois. Et j'venais de trouver le boulot de coursier à Wall Street. Je l'ai encore ce boulot-là. Je suis allé en prison mais ils m'ont relâché tout de suite et j'ai repris le boulot. Mais le propriétaire de l'appart a dit, « je vous flanque dehors ». Ma femme a essayé de garder l'appart, mais c'était trop tard. L'hiver arrivait et vlan ! J'ai atterri dans un foyer avec ma famille. J'suis resté dans le foyer cinq mois et pendant cinq mois, j'ai souffert parce qu'un foyer d'accueil, c'est comme la taule. Tu dors avec 20 autres gus que tu connais pas, que t'as jamais vus, tu sais pas ce qu'ils ont : ça se peut qu'ils aient le Sida ou n'importe quoi. Ah... et puis ils prennent même pas de bain. La douche est dégueulasse. Il fallait que ma femme, elle aille nettoyer la douche tous les soirs avant de s'laver. Alors, c'est super stressant, tu sais. Le centre c'est un endroit terrible, vraiment terrible. Des fois j'aurais préféré être en taule. Parce qu'ils te respectent pas plus au foyer. Cet endroit, c'est pas pour des gens bien, pour des gens tranquilles qui bossent. C'est pas un endroit pour des gens comme toi et moi. Le foyer, c'est pour les gens de la rue, ceux qui traînent. Moi j'aime faire du fric, rentrer chez moi, me détendre et rester à la maison avec ma famille. Ce foyer a rien à voir avec ça. Un foyer comme ça, y'aurait à redire. Dans le foyer y a une majorité de femmes. Plus de femmes que d'hommes et ça se flanquerait sur la figure tous les jours. Parce que c'est des vraies

gonzesses, y a des tas de gouines là-dedans, des tas de putes, là-bas des salopes et autres. Elles baisent,... baisent dans la salle de bains ou des choses comme ça, tu vois. C'est un coin où t'as toute la sauvagerie là-dedans, tu sais, la jungle quoi ! Ce coin en plus est frustrant, tu sais [*aspirant alors de la cocaïne et secouant la tête*]. Et pis, tu dors et, tout d'un coup, y a des bagarres. Tu t'éveilles au beau milieu de la nuit, parce que dans la pièce à côté, y a un tas de gars en train de se casser la gueule pour je sais pas quoi. Ou bien t'essaies, tu commences à sympathiser avec quelqu'un, à pas mal connaître quelqu'un, juste là, à côté de toi, et pis tout d'un coup y s'en vont et y a quelqu'un d'autre à côté de toi. Et tout d'un coup, y s'en vont aussi – parce qu'on leur a dégotté un appart ou autre. Et toi, t'es là à attendre, et tu commences à te faire du mouron parce qu'y en a un autre qui va prendre le lit à côté de toi. Et tu sais rien de celui-là. Tu sais pas si c'est un assassin, un tueur, ou s'il a le Sida ou autre. Tu sais pas. Alors ça te travaille quand tu vois la personne, ça se pourrait qu'elle se drogue ou qu'elle ait le Sida, hein ? y a forcément des choses comme ça qui s'installent à côté de toi au foyer. Ouais ! C'est ça, exactement. Faut que ce soit un de ces assassins, un de ces violeurs ou des pédés ou des drogués et autres, comme ça là, juste à côté de toi. Forcément, c'est toujours ce genre-là. Alors, c'qui se passe, c'est que ta vie, elle est atroce dans c'genre de foyer parce qu'on t'a mis Untel à côté de toi. C'est ce qui nous fout en l'air ma femme et moi.

J'aurais pu tuer n'importe qui

Tu peux pas avoir des rapports avec ta femme parce qu'y sont tous là à zieuter. [*Montrant dans la poussette le petit Paco qui écoute attentivement.*] Ma femme... elle a des besoins. Et moi, j'suis aussi un mec en manque, tu sais, j'ai pas de fric pour aller à l'hôtel ou autre. Alors quoi faire ? C'est arrivé qu'y fallait que j'fasse quelque chose à ce niveau-là. Alors c'est exactement ce que j'ai fait. J'ai décidé de vendre à nouveau de la drogue. C'était ça... mon but... vendre de la drogue, « j'vais vendre de la drogue, faire n'importe quoi pour que la vie de ma femme et de mon gosse soit meilleure. Même si ça me fait tuer quelqu'un pour ça, je l'ferai. J'irai passer un contrat [tueur à gages]. J'ferai n'importe quoi pour me faire du fric, pour survivre », c'est ça que j'pensais. Mais j'en

ai bavé pendant un bon bout de temps. Ces foutus dix mois avec ma femme et mon fils au foyer d'accueil, c'était pas facile, c'était vraiment dur. J'aurais pu descendre n'importe qui, n'importe qui qui vendait beaucoup de drogue se faisait du fric, s'achetait des bagnoles, des bijoux... J'voulais leur éclater la gueule, juste parce que j'avais pas la même chose, parce que c'était de l'égoïsme. Ouais, j'étais un égoïste. Je m'sentais si minable d'être dans ce putain de foyer. Alors je regardais tous ces fils de putes, pleins de bijoux, de voitures et tout, et moi comme un enfant de salaud, fauché, sans une tune, à reluquer tous ces gens qui avaient tous ces trucs que j'voudrais vachement avoir! J'aurais pu tuer pour ça. (...) Mais au lieu de ça, j'ai recommencé avec la drogue, j'ai recommencé à en vendre. C'était... c'était mon but. Une fois de plus j'me suis remis à vendre de la came, une deuxième fois et depuis j'ai pas arrêté d'en vendre, tu sais.

[...]

Ce qui est arrivé, c'est que j'pouvais plus m'y voir. C'était trop dur pour moi dans ce foyer. On a passé cinq mois à en baver et j'ai commencé à m'engueuler avec ma femme. J'en pouvais plus. J'ai supporté cinq mois et pis j'ai dit que je préférais encore être sur le trottoir que dans ce coin! On s'est cassé la gueule avec ma femme à l'extérieur du foyer. Sacrée bagarre et je l'ai presque étouffée... et j'suis parti. C'était une saloperie de bagarre. Je m'rendais compte que j'pouvais plus vivre là-bas avec elle parce que j'ai vu que j'aurais pu la tuer. Je l'aime et j'aime mon fils, mais fallait que j'quitte le foyer et j'y suis plus jamais retourné. J'suis resté dans la rue pendant une semaine jusqu'à ce que je m'dise, « j'vais vendre de la came ». Et c'est ça c'que j'ai fait. Quand j'ai eu le remboursement des sous de mes impôts, j'ai placé mon pognon dans de la drogue et j'ai commencé à en vendre. J'ai tout dépensé mes sous à acheter de la came. (...) J'ai tout investi dans d'la drogue, 400 dollars et quelque. Et j'suis resté dehors seul à vendre de la drogue pendant quatre mois et j'ai pu avoir du pognon dans mes poches et quand enfin mon salaire de coursier est arrivé, les choses ont commencé à s'améliorer. Mais ça a pas été facile du tout, c'était une période dure et ça a fini par une bagarre avec ceux du quartier – avec le mec qui veut me tuer maintenant [*il soulève alors le sac de gym avec le canon de sa petite carabine, puis le serre contre sa poitrine avant de boire plusieurs gorgées à la bouteille*]...

Fallait que j'survive

Ramon — [*Faisant face à Julio, une fois de plus, comme pour bien montrer que s'il est dealer c'est pour de tout autres raisons que Julio.*] Mais fallait que j'survive. Je vivais presque... pratiquement dans la rue. J'avais laissé ma femme et mon fils au foyer et je vivais dans un coke spot (point de vente de coke) [se tournant vers moi], un coke spot c'est un endroit où on vend plein de coke, où le consommateur est fourni à l'intérieur d'un appart. J'ai pris des risques en allant habiter là-bas, parce que les flics auraient pu débouler et me flanquer en taule par erreur, pour une faute que j'avais pas faite parce que j'essayais juste de trouver un endroit pour loger, quoi ! Je m'étais arrangé avec le gardien de l'immeuble. J'étais dans un appart où on avait déjà viré les gens qui habitaient dedans avant. Le shérif s'était ramené et avait mis tout le monde dehors – à l'époque ma famille était déjà au foyer. Ainsi cet appart était soi-disant fermé. Mais le gardien a pris le risque, tu sais. Y m'a ouvert et m'a laissé m'installer parce que j'étais un type bien, je voulais seulement un endroit pour dormir, et je lui balançais 40 dollars par semaine et j'ai pu y rester deux mois de rab. D'abord j'ai paumé beaucoup d'argent à cause d'une gonzesse à qui j'avais filé beaucoup de crack à vendre, mais c'était une « accro » et elle se l'est fumé avec des potes. Mais c'était mon pognon qui partait en fumée avec ses copains. J'ai mis sept jours à récupérer mon fric. Elle m'a payé au compte-gouttes. Je lui avais dit, « tu ferais mieux de me rendre mon fric, si tu me le rends pas, il t'arrivera des choses » — elle savait que je lui botterais le cul – alors elle me refilait 10, 15 dollars par jour. A force, elle a fini par me rembourser les 120 dollars qu'elle me devait. (...) Mais voilà que j'me suis retrouvé fauché une fois de plus avec plus du tout de fric. J'avais filé du boulot à mon frère et mon frère m'a roulé et alors j'avais plus un sou à mettre dans la vente. Mais j'avais mes bijoux, mon bracelet. Je l'ai pris et je l'ai mis au clou pour 185 dollars et alors j'ai tout recommencé à zéro.

Malgré tout ça, j'ai pas perdu mon boulot

J'ai commencé à faire du fric mais ça m'a pris un mois et demi et à partir de là tout a bien marché, les affaires ont commencé à prospérer. (...) Depuis que j'ai mis mon bracelet au clou, j'ai plus

jamais perdu de fric. En plus j'étais payé pour mon boulot de coursier et quand j'avais ma paye, j'prenais la moitié de la somme et j'la mettais dans la coke. Comme ça, j'retombais sur mes pieds. Et pis malgré tout ça, j'ai pas perdu mon boulot. J'travaillais. Même quand j'vendais de la drogue, et que j'passais des nuits blanches, j'dormais pas de la nuit, j'allais directement de là où je vendais à mon boulot car j'voulais pas perdre mon travail. Alors, quand j'étais payé au travail, ça allait un peu mieux car j'avais déjà fait du fric en plus avec la drogue. Tu vois c'que je veux dire?... J'pouvais alors faire des choses avec le fric de ma paye. Mais j'pouvais pas me permettre de perdre mon boulot, parce que l'affaire que j'avais montée avec le crack était pas encore bien solide. Alors j'pouvais pas me l'permettre. J'avais encore besoin de mon boulot, c'est pour ça que j'ai continué à travailler et j'vendais la drogue après le boulot. Ça allait comme ci comme ça jusqu'à ce que finalement j'engage ce type qui avait déjà une clientèle. Je gagnais mon fric. Et c'est là que le système m'a fait ça, c'est arrivé! Je commençais juste à tenir debout et vlan! Je me suis retrouvé enfoncé [*il aspire de la coke et boit*].

A c'moment-là, j'allais faire une visite à ma femme chaque semaine. J'la voyais pas pendant cinq jours et puis les lundis, vendredis, samedis, dimanches, j'la voyais et aussi mon fils. Ça te rend tendu, tu vois c'que je veux dire? J'ai vécu avec ma femme durant trois ans et demi et j'l'aime. On est déjà habitués l'un à l'autre et d'être séparés, ça nous est vraiment très dur. Actuellement j'peux pas la voir et c'est vraiment très dur. J'ai envie de faire quelque chose. J'ai même envie de m'amuser avec d'autres femmes – c'que j'ai fait. Et j'voulais pas me défouler sur elle – c'est juste... Je me sentais bizarre. Je m'faisais mal vraiment, je faisais de mal à personne, sauf à moi-même. Elle sait pas c'que j'ai fait. Elle est pas très compréhensive. Elle peut pas comprendre, elle est trop têtue. Je lui dis rien, je l'garde en moi, j'le laisse pas sortir. Parce que j'aime, j'aime énormément ma femme. Je veux qu'on reste ensemble.

J'existe pas pour l'assistance

J'en ai bavé. J'ai travaillé un an comme coursier. J'étais au boulot tous les jours. J'ai pas manqué un seul jour. Demain je suis en congé pour prendre mon fils. Mon fils a deux ans et demi. Juste

comme Paco [*il désigne le petit garçon de Carmen qui, attaché dans la poussette, a cessé de se débattre pour écouter attentivement et admirer les lumières clignotantes de mon magnétophone*]. Il va à l'école. J'vais le chercher à l'école demain après-midi. C'est un congé sans solde pour moi car à mon travail y'a pas d'avantages sociaux, y'a que le salaire. Tu comprends, ma femme est inscrite au centre d'assistance sociale, elle a le *Medicaid* [*Medicaid est un système médical instauré dans les années 70 pour venir en aide aux défavorisés et aux nécessiteux*]. On lui donne que pour un enfant seulement... mon fils. Ils ont 144 dollars tous les 15 jours et au centre des bons alimentaires on leur donne 129 dollars par mois. Mais c'est pas assez pour vivre. Tu dois absolument travailler. C'est pour ça qu'on fait comme si on était pas mariés tous les deux. J'existe pas pour l'assistance, autrement, ils lui retireraient la pension et le *Medicaid*. Mais quand on a perdu l'appart de ma mère, pour aller au foyer avec ma femme, j'ai dû me justifier devant le centre d'assistance. J leur ai dit, « bon, j'vis avec ma femme actuellement, j'ai un boulot et des trucs comme ça ». Alors ils m'ont placé dans un foyer avec elle. Mais à c'moment-là l'aide sociale a commencé à réduire la pension qu'elle lui donnait. L'aide sociale disait, « vous vivez dans un foyer et on vous fournit trois repas par jour dans le centre d'accueil donc ça va venir en déduction de vos bons alimentaires ». Elle disait aussi, « vous ne payez pas de loyer, vous avez un endroit où rester à l'abri. Vous avez la nourriture gratuite ». Alors depuis, au lieu de 144 dollars par quinzaine, elle reçoit 85 dollars de l'aide sociale plus 75 dollars seulement de bons alimentaires, car elle et le gosse sont nourris gratuitement au foyer. Elle en a ras le bol, parce qu'elle peut rien faire avec ce fric. Elle peut pas acheter des fringues. Elle peut seulement acheter de la bouffe. Mais actuellement sa nourriture file vite; et puis y a pas de bouffe comme on est habitué à la maison [*il aspire de la coke et boit*].

L'appart, c'était le signe que j'devais arrêter de vendre du crack

— *Mais Ramon, tu nous disais tout à l'heure qu'il se pourrait que ta femme finisse par obtenir un appartement, comment ça ?*

Ramon — Le centre d'aide sociale l'a aidée à avoir un appart, parce que c'est une femme dans le besoin. Ouais, une femme dans le besoin. Elle a passé neuf mois avec mon fils de deux ans dans

c'oyer. C'est pour ça qu'elle a obtenu l'appart. L'aide sociale paie que 50 dollars par mois, tu comprends ? C'est déduit directement de ses indemnités. J'vais rien avoir à payer parce qu'y savent plus rien de moi, bien que j'aie ce boulot de coursier à Wall Street. Alors maintenant, mon salaire représente enfin quelque chose. C'est 145 dollars nets par semaine et ils ne vont rien retenir pour les allocations familiales. Peut-être que ça nous rendra la vie plus facile. Ça va être l'occasion d'économiser et d'acheter c'que je veux. Comme ma femme a maintenant l'appart, j'pense que peut-être tout ira mieux. Maintenant tu comprends, j'peux me relaxer, décider de c'que j'veux faire. Ma femme l'a remarqué et elle me connaît, oui j'me sens mieux, j'commence à guérir. Quand ma femme a eu l'appart, j'ai senti ça comme un signe pour arrêter de vendre du crack. Parce que tu sais que j'ai eu c'problème : [*il désigne à ses pieds son sac de gym contenant le revolver*]. J'ai eu cette bagarre avec l'autre vendeur, le type veut me tuer et tout ! Aussi maintenant que ma femme a l'appart, c'est comme un signe pour rester loin de la rue, pour plus y être [*agitant le bras en direction de la crack house de l'autre côté de la rue*]. C'est comme si on me disait, « t'as déjà un endroit où tu paies que 50 dollars par mois et t'as besoin de rien d'autre. Maintenant tu t'relaxes, va au boulot, rentre à la maison et occupe-toi de tes gosses ».

[*Julio roule des yeux ronds à la nouvelle de la décision prise par Ramon et, taquin, lui offre de la cocaïne. Ramon aspire de la coke et, plus pensif, reprend son monologue.*] J'sais pas mais peut-être que je devrais m'remettre à la vente. Je peux peut-être vendre à un autre endroit qu'est plus sûr. J'sais pas. [*Ayant bu les dernières gouttes de notre canette géante de St Ides, Ramon la balance en lui faisant décrire un grand arc de cercle avant qu'elle ne se fracasse bruyamment sur la chaussée à la plus grande joie du petit Paco. Presque de la même façon il enfonce deux billets fripés de un dollar dans la main de Julio, lui faisant signe d'aller chercher une autre canette à l'épicerie du coin.*] Parce que j'espère seulement qu'elle obtiendra vraiment l'appart. On a le bail et tout, mais le propriétaire lui fait encore des emmerdes pour lui laisser l'appart. Elle a déjà versé un acompte. C'était y a deux jours (...), et demain ils viennent vérifier l'appart pour voir si tout va bien, aussi demain j'saurai si j'vais l'avoir ou quoi. Ce sera demain [*servant le poing avec anxiété*]. Si je l'ai ! Super ! Sinon je vais encore

être obligé d'attendre un mois ou deux pour avoir un autre appart. Le problème c'est que j'peux pas rester longtemps où je vis maintenant, ouais, j'habite chez le cousin de ma femme mais il ne paie plus de loyer et il va être viré. Le plus longtemps que j'peux rester là-bas, c'est deux semaines maxi. Mon cousin sait qu'il va être mis dehors. Il travaille mais il met de l'argent de côté pour s'acheter un appart ailleurs. Avec un meilleur voisinage. Alors il en a rien à cirer d'être foutu dehors. Il faut que l'appart lui revienne à ma femme pour pouvoir déménager mes affaires, m'installer chez elle, être à nouveau avec mon fils. [*Serrant à nouveau le poing, puis replongeant le bout de son doigt dans le petit tas de cocaïne resté sur le banc.*] Le proprio était d'accord et tout.

— *Si ça ne marche pas pour l'appartement, tu peux pas habiter avec quelqu'un d'autre de ta famille ?*

Ramon — Mon frère et ma sœur – ils étaient aussi dans un centre d'accueil – ils vivent maintenant dans un foyer de trois pièces comme celui où est ma femme. Mon autre sœur aînée, elle vit avec son mari maintenant. Son mari vient juste de sortir de taule et actuellement, ils sont logés dans un hôtel. [*La ville de New York héberge les sans-abri dans des hôtels quand les foyers d'urgence sont pleins.*] Mon autre plus jeune sœur est en taule. Mon plus jeune frère aussi. Aussi y a que moi, mon frère aîné et ma sœur aînée à être dehors. Ma mère a déménagé pour le Queens [*Queens est un arrondissement de New York, qui se compose de Manhattan, Bronx, Brooklyn, Staten Island et Queens*]. Elle est chez elle, elle est heureuse. Je lui fais croire que tout va bien pour moi et elle est heureuse comme ça. J'veux pas que ma mère souffre, quand j'vais la voir, j'me sape et j'lui dis, « t'en fais pas pour moi, tout va bien ».

Y a quelque temps j'avais presque assez pour acheter un appart

Julio — [*Interrompant Ramon et lui tendant la nouvelle bouteille de bière.*] Ta famille, c'est pas le pied, mec !

Ramon — [*Faisant sauter le cachet de la bouteille et versant pensivement quelques gouttes sur le trottoir, geste portoricain traditionnel à la mémoire des morts. Puis il ne boit qu'une petite goulée, n'ayant pas pensé que le contenu de la bouteille pouvait être aussi glacé. En crachant, il la tend à Julio sans le regarder.*] Ça va faire trois ans et demi que je suis à la recherche d'un appart.

J'ai pas eu de chance, j'ai rien trouvé. Y a quelque temps j'avais presque assez pour verser un mois de caution. Une autre fois j'ai donné 400 dollars à un type qui prétendait me trouver un appart. Je regardais un immeuble où y avait un panneau « appartements à louer », j'suis entré pour voir et, tu me croirais pas, le type sortait d'là. Il m'dit, « si tu me donnes 400 dollars, je t'aurai cet appart tout de suite ». Il m'a fait visiter toutes les pièces et tout, quoi. J'lui ai répondu, « c'est bien » — c'était Brooklyn. Et tout à coup j'ai eu l'argent là dans les mains [*caressant une liasse imaginaire dans sa paume...*] il me dit, « donne-moi l'argent. Je t'donne un reçu [*griffonnant sur un bout de papier imaginaire*], je t'donne un reçu ». C'était un accro. Je suis allé voir sa mère et je lui ai dit, « je paume mon fric pour personne. Vu ? Il vaudrait mieux que j'retrouve mon fric ou une merde va se produire ici ». Elle a vu que j'rigolais pas. J'ai ajouté, « si quoi que ce soit arrive à mon pognon, y aura quelqu'un pour payer la note et j'me fous de qui paiera. J'espère seulement que ça tombera pas sur vous ». C'est pas croyable mais ce salopard mettait même sa mère en danger ! La vie de sa propre mère ! Alors ? Hein ! [*aspirant de la coke*] J'ai mis deux ou trois jours à récupérer mon fric. Mais c'est pas lui qui me l'a rendu. C'est son frère aîné qui l'a fait. Elle l'avait appelé et lui avait expliqué la situation. Chaque fois que je jette un œil à ça [*brandissant le « reçu » chiffonné*] tu sais, ça m'appelle comment il s'est tiré avec mes 400 dollars. Si je l'avais eu à portée de la main je l'aurais sans doute tué ou je l'aurais envoyé à l'hosto ! J'ai plus jamais entendu parler de lui [*il boit sec*].

— *Tu sais Ramon c'est vraiment un enregistrement formidable que tu m'as fait. Je pense pouvoir m'en servir dans mon livre, mais là je suis crevé. Je n'ai pas sniffé comme vous les gars et je dois conduire mon fils à l'école demain matin. Je vais me tirer.*

Ramon — [*Incapable de parler car il a la bouche pleine de bière froide mais il me fait signe de laisser le magnéto en marche, et presque avec le même geste de la main, il plonge dans le petit tas de cocaïne qui se trouve à nouveau sur les genoux de Julio, et aspire délicatement.*] Grandir dans El Barrio m'a beaucoup appris. J'en ai appris !... [*Aspirant à nouveau profondément de la coke et augmentant le rythme et le débit de son discours*] j'ai appris comment échapper au danger. Parce que quand t'es gamin et que tu vois des gens mourir devant toi [*aspirant à nouveau*] avoir la tête éclatée. Visés en pleine figure et quand y sont touchés, y tombent

face contre terre [*faisant mine de trébucher en avant le visage sans expression*], juste là à cet endroit [*désignant le caniveau proche du petit Paco qui, dans la poussette, regarde fasciné*]. Tu vois un cadavre, tu vois la cervelle giclant sur le mur [*il désigne les briques de l'HLM derrière nous*]. J'ai déjà vu ça avant [*snif-fant*]... J'étais à l'école, j'étais au collège. Juste à l'endroit où se trouve le Club [*« Le Club » est une autre crack house située quelques rues plus bas. Elle appartient au propriétaire de la botanica crack house qui était en face de nous et que dirige Julio*]; juste là sur le mur. J'ai vu de la cervelle gicler juste là [*et tendant le bras comme s'il admirait un panorama extraordinaire*]... J'ai vu des gens se faire tuer, agresser [*parlant encore plus vite*] agresser là devant moi, des gens qui se tabassaient et qui se poignardaient, des gens poignardés [*ralentissant à nouveau*]. Maintenant ça n'a plus aucun sens pour moi. Je ressens plus rien. Tu peux m'viser avec un fusil et je te dirai qu'une chose, « vas-y ! tue-moi ». J'en ai rien à foutre. On m'a encore jamais tiré dessus mais... c'est comme ça que la vie m'a traité, la vie m'en a tellement fait baver que j'en ai plus rien à foutre ; d'ici, j'ai tout appris... la mentalité et tout, d'ici... du Barrio.

août 1989